**Sociolinguistique, 3ème année LMD, Section A/B**

**Cours/ TD n° III : Variation linguistique et variables sociales**

**Plan du cours :**

III.1. La sociolinguistique variationniste (W. Labov)

III.2. Types de variations :

 III.2.1. Variation diachronique

 III.2.2. Variation diatopique (appartenance géographique)

 III.2.3. Variation diastratique (appartenance socioculturelle)

 III.2.4. Variation diagénique (genre ou sexe)

 III.2.5. Variation selon l’âge et la génération

 III.2.6. Variation diaphasique (situation de communication)

**Objectifs :**

* Faire connaître la sociolinguistique variationniste de W. Labov
* Connaitre et distinguer entre la variation linguistique et les variables sociales lui correspondant

**III.1. La sociolinguistique variationniste (W. Labov)**

On considère le linguiste américain W. Labov comme le fondateur de la sociolinguistique. La sociolinguistique était à ses débuts dite variationniste, puis elle a connu d’autres orientations théoriques qui s’apparentent à des branches comme la sociolinguistique urbaine[[1]](#footnote-2) (L. J. Calvet, T. Bulot), la sociolinguistique interactionniste ou interactionnelle (J. Gumperz), la sociodidactique (qui « *se focalise sur l’école et ses discours dans leur variété et leur développement dans le temps* » Rispail). Pendant longtemps, en Europe surtout, on a qualifié la sociolinguistique d’inspiration labovienne de dialectologie sociale c'est-à-dire l’étude de la variation linguistique entre les groupes sociaux et entre les classes, les ethnies, les générations, etc. Le postulat général de ce courant est que le fonctionnement communicatif humain est caractérisé par l’hétérogénéité et non pas l’homogénéité. Autrement dit, la variation fait partie de la langue, c’est un principe de fonctionnement des langues naturelles et le linguiste doit chercher les constances et variables sociales de cette variation. Le projet de Labov était de rendre compte de la langue d’une communauté linguistique à travers l’étude des variations ou variétés qui s’y trouvent. La notion de « communauté linguistique » désigne ici l’ensemble des locuteurs d’une langue partageant des évaluations (plus ou moins implicites) quant aux usages de cette langue. Dans cette approche, il s’agit, sur la base d’un constat de variation, de diversifier les pratiques et les formes linguistiques d’une même langue et de mesurer la valeur sociale et l’impact de ces pratiques sur la dynamique des situations linguistiques. Selon Boyer (1996 : 36), Labov propose non pas « *une linguistique mais une méthode* ». Ses recherches vont s’articuler donc autour des aspects de l’hétérogénéité de la structure linguistique, sa variation, sa diffusion, et les changements qu’elle subit par l’effet d’ « une *force sociale immanente au changement* » (Labov, 1976 : 47). Le changement en cours est la première enquête de W. Labov[[2]](#footnote-3) (l’ile de Martha’s Vineyard, 1961-1962) où il s’agissait de situer la variation, comprendre sa diffusion et évaluer sa régularité.

La sociolinguistique variationniste s’intéresse à l’étude de la co-variance entre variations linguistiques et structures, paramètres, variables sociales (stratification sociale de la langue). Elle porte sur l’analyse des variations linguistiques (phonétique, lexicale, grammaticale, syntaxique, etc.) et les variables sociales leurs correspondant (origine géographique, âge, sexe, origine socioculturelle, etc.). Pour elle, les variations linguistiques peuvent être géographiques mais aussi et surtout, elles peuvent avoir un sens stylistique et social dans la mesure où certaines variations peuvent s’expliquer par les aspirations sociales des locuteurs ainsi que leur position et les forces sociales. Son objectif c’est donc de rechercher des corrélations entre les traits ou changements linguistiques et les traits sociologiques.

A la suite de Calvet, on entend par ***variable*** l’ensemble constitué par les différentes façons de réaliser la même chose (un phonème, un signe …) et par ***variante*** chacune de ces façons de réaliser la même chose.

**III.2. Types de variations :**

Pour la sociolinguistique, la langue dans la société ne se présente jamais sous un seul et même aspect, sous une seule et même forme ou norme. Tout le monde ne parle pas de la même manière à tout le monde, à propos de tout objet, avec les mêmes mots, les mêmes tournures, accents, partout et toujours. Remise dans la société qui la crée et la façonne continuellement, la langue n’est pas homogène ni dans le temps, ni dans l’espace et se présente toujours sous plusieurs formes ou normes selon les variables sociales et les situations de communication : ce sont des usages.

Les langues changent et évoluent tous les jours mais à ce changement diachronique s’en ajoute un autre synchronique. En effet, on peut sans cesse repérer dans une même langue la coexistence de formes différentes pour un même signifié.

**III.2.1. Variation diachronique**

Ce type de variation renvoie aux changements qui surviennent dans une langue à travers son évolution selon les différentes époques. Cette variation permet de constater les changements selon qu’ils sont perçus comme plus au moins anciens ou récents. Par exemple, le français du XVII siècle, n’est pas le même français parlé aujourd’hui. Cette langue a subi plusieurs changements (lexicaux, phonétiques, syntaxiques, morphologiques, etc.) depuis cette époque jusqu’à nos jours.

Sur le plan de l’orthographe par exemple, « hôpital », « forêt » s’écrivaient autrefois « hospital », « forest ». C’est pourquoi l’apparition d’un accent circonflexe sur un mot est généralement le signe de la présence antérieure d’un « s » qui a disparu, et qui est présent toujours dans des formes adjectivales comme : « hospitalier », « forestier », « estival », « festival », etc.

**III.2.2. Variation diatopique (géographique)**

On parle de variation géographique lorsque des locuteurs de la même communauté linguistique présentent des réalisations phonétiques, lexicales, syntaxiques ou lexico-sémantiques différentes selon leur origine ou région géographique. Cette variation qui joue sur l’axe géographique est souvent synchronique. En effet, dans les études variationnistes, l’origine géographique est l’élément de différenciation sociolinguistique le plus important et le plus évident parce qu’il est plus facile à décrire et à quantifier notamment lorsqu’il s’agit des variations phonétiques. Ce type de variation permet de localiser l’appartenance géographique, rurale ou urbaine du locuteur. L’exemple qu’on peut donner à propos de la variation phonétique ce sont les deux réalisations du phonème [r] en français : [R] articulation standard (région parisienne) et [r] « roulé » (sud de la France). On peut aussi donner l’exemple du phonème [q] qui présente une variable dans l’arabe dialectal algérien et qui se réalise différemment d’une région à une autre selon les variantes suivantes : [**g**al], [**a**al], [**q**al], [**k**al]. Mon parler est situable géographiquement parce que, par exemple, j’évolue dans une région de Kabylie qui réalise pour signifier « lune ou croissant » [a**j**ur] là où d’autres réalisent [a**g**ur] ; [ywga], [ywa], [ywba] (cuit) [xali]/[xayi] (mon oncle) ; [ato]/[aḍo] (le vent), [atar]/[aḍar] (le pied), etc. Il va de même pour la négation qui se réalise différemment d’une région à une autre : [ara], [ani] et [ula].

Il faut souligner que la variation diatopique ne concerne pas seulement les sons d’une langue mais aussi son lexique et sa syntaxe. Ainsi un objet comme la *serpillière*, pièce de chiffon pour nettoyer le sol, peut aussi s’appeler la *ponosse* (Savoie), la *wassingue* (dans le Nord), le *torchon* (dans l’Est), la *since* (dans le Sud-Ouest). En France, on dit « voiture » ; au Québec (Canada), on dit « char ».

**III.2.3. Variation diastratique (appartenance socioculturelle)**

L’appartenance socioculturelle du locuteur se fait identifier à travers l’usage qu’il fait de la langue, ou à travers son accent et ses pratiques langagières. Raison pour laquelle on dit que lorsqu’on ouvre la bouche on lève le voile sur son identité socioculturelle.

On parle donc de variation diastratique ou sociolectale lorsque c’est l’origine sociale, l’appartenance à tel milieu socio-culturel qui est en cause. On considère généralement que les locuteurs issus de milieux/classes défavorisées présentent des réalisations phonétiques, syntaxiques, lexico-sémantiques qualifiées par la classe dominante de "populaires", "familières" voire de "vulgaires" servant de marqueurs de l’appartenance socioculturelle. Mais cette dichotomie de milieu aisé et non aisé semble plus complexe car au sein des deux espaces, d’autres facteurs produisent d’autres comportements. En ce sens, Basil Bernstein dans ses travaux sur l’échec scolaire (sociologie de l’éducation) a défini deux codes selon que l’enfant évolue en milieu défavorable ou favorable : code élaboré/code restreint. En soumettant à des enfants issus des deux milieux une même bande dessinée muette à lire, ceux du premier (classe défavorisée) produisent un texte difficile à comprendre et ceux du deuxième (classe favorisée) un texte cohérent :

 -«  ça joue, ça tire le ballon, ça casse ». (Code restreint)

 - « Les enfants jouent au ballon, tirent et brisent la vitre de la fenêtre ». (Code élaboré)

Par ailleurs le « français populaire », la langue des banlieues et des cités en France sont des désignations qui témoignent d’usages et de formes spécifiques qui correspondent à des milieux ou classes socioculturelles. Ces formes s’écartent du français standard, non conformes au "bien parler", à la norme établie ou à l’usage commun habituel.

En français populaire, en plus d’une prosodie spécifique et d’une tendance au moindre effort, on réalise « bagnole », « chiottes », « balaise », « baraque », « se barrer », « piger » à la place des mots du français courant « voiture », « toilettes », « costaud », « maison », « partir », « comprendre »…En langue des banlieues, on réalise « ouf », « chelou », « meuf », « keum », « reubeu » à la place des mots du français courant « fou », « louche », « femme », « homme », « arabe »….

**III.2.4. Variation diagénique (genre ou sexe)**

Au sein de la communauté linguistique, le sexe du locuteur peut être considéré comme une variable dans la mesure où le changement linguistique peut être lié au genre. En effet, lors de sa célèbre enquête à New York, Labov a observé que les femmes, « plus sensibles [que les hommes] aux modèles de prestige », « utilisent moins de formes stigmatisées (considérées comme fautives), en discours surveillé » (H. Boyer, 2001 : 31). De nombreuses enquêtes démontrent que les femmes sont parfois en avance d’une génération quant au changement linguistique.

La variable sexe peut nous montrer l’existence d’attitudes différentes des hommes et des femmes face l’utilisation sociale de la langue. Dire par exemple en français les *toilettes*, les *chiottes*, les *w-c* ou les *petits coins* manifeste une variable par rapport au sexe des locateurs. En effet, les hommes ont tendance à dire *chiottes* et *w-c*, et les femmes *toilettes* et *petits coins*. On voit bien avec ces exemples que le choix des mots est lié à un comportement social et les femmes sont plus promptes à adopter la langue ou la prononciation légitime (P. Bourdieu). Elle serait plus soucieuses quant au respect de la norme autorisée par les canaux officiels (l’école, l’académie, les grammairiens, etc.) Ce qui est aussi attesté dans les pays du Maghreb où les locutrices francophones actualisent généralement [R] (renvoyant à la norme centrale et perçu comme prestigieux) là où les locuteurs francophones réalisent [r] (transgression de la norme). Les femmes auraient tendance à pratiquer l’hypercorrection, c’est-à-dire une prononciation au respect du phonétique admis, révélatrice d’une certaine douceur voire de docilité. A l’inverse, les hommes exprimeraient leur virilité et matérialiseraient leur "agressivité" au travers d’un choix phonétique et lexical particulier. Cependant cette prononciation n’est pas systématique car il y a des filles qui le roulent et des garçons qui le grasseyent. Donc ce phénomène n’est pas dû à une raison physiologique mais relève plutôt du social et du rapport qu’on a avec la langue concernée.

Dans certains villages de Kabylie, les femmes disent /Reppi/ (Dieu) là où les hommes disent /Rebbi/. A Alger, par exemple, les locutrices algéroises disent [qhiwa], [sghiwar] là où les locuteurs algérois disent [qahwa], [sghir].

**III.2.5. Variation selon l’âge et la génération**

L’âge est un autre facteur de variation au sein de la communauté linguistique. L’appartenance à une certaine génération d’usagers de la langue influence notre façon de parler une langue. En termes simples, les enfants, les parents et les grands-parents parlent la même langue, dans leurs pratiques langagières ressortent des différences d’ordre lexical, phonétique et syntaxique les jeunes. Le français « ado » par exemple ne distingue que rarement entre /brin/ et /brun/ ; des mots comme « ami » et « camarade » sont remplacés par « pote » et « copain ». Les jeunes se soulagent aux « petits coins », « chiottes », les moins jeunes aux « toilettes » et les plus âgés aux « lieux ».

On peut donner également ici l’exemple du « français des jeunes » qui se distingue par des procédés et caractéristiques phonétiques, syntaxique et surtout lexicales spécifiques. Ce parler recourt à plusieurs procédés comme la troncation, la siglaison. Exemples : « dég » pour « dégueulasse » (apocope), « leurleur » pour « contrôleur »/ « zic » pour « musique » (aphérèse).

La verlanisation (parler à l’envers : inversion des syllabes et parfois des ajouts) est le procédé le plus emblématique de ce parler des jeunes. Exemples : « ripa », pour « Paris », « rifleu » pour « fleuri », « togué » pour « ghetto », « relou » pour « lourd », etc. Une fois ces mots verlanisés et rentrent dans l’usage commun, ils peuvent subir une autre vernalisation pour conserver leur fonctionnement codé. C’est le cas de : « arabe » devenu « beur » puis « rebeu », « femme » devenu « meuf » puis « femeu ».

Ce parler est caractérisé également par une certaine "violence"(« exploser » pour signifier « frapper » et "vulgarité" verbale, constructions métaphoriques qui donnent lieu parfois à une "animalisation" des êtres. A titre d’exemple « une fille » devient « une souris, une belette ».

**III.2.6. Variation diaphasique (situation de communication)**

Les retombées de la situation de communication sur la forme et l’usage de la langue sont nombreuses. On n’utilise pas la même forme de langue avec tout le monde, partout et pour dire tout. Selon le contexte et le sujet de l’échange, etc., la forme de langue change et/ou est adaptée. On ne dit pas, par exemple, « bonjour mon pote » à son supérieur hiérarchique.

Ici c’est la situation de communication, de discours donc qui est responsable de variations linguistiques. La situation de communication correspond à des situations ou genres de discours qui se répartissent globalement en cadre formel/informel qui donne lieu à des registres (familier, courant, soutenu) ou des styles différents (usuel, administratif, etc.). La « conversation » entre amis est un genre de discours qui correspond à un cadre informel de communication, registre familier. Un « cours magistral » correspond à un cadre formel où l’on est tenu d’employer les mots, les tournures du registre courant ou soutenu et où l’échange est plus ou moins contraint et ritualisé.

Selon la situation ou le genre de discours, on dit « mort », « habite », (parler, registre usuel) ou « décédé », « domicilié » (registre administratif).

Pour rendre compte de la diversité des usages de la langue, on a créé des termes en -lecte : « sociolecte » pour désigner le parler d’une catégorie sociale bien déterminée, « idiolecte » celui de certains individus, « technolecte » celui d’un domaine technique et professionnel quelconque….

Ce cours est une synthèse adaptée de :

BOYER Henri, 2001, *Introduction à la sociolinguistique*, Dunod, Paris.

CALVET Louis-Jean, 1993, *La sociolinguistique*, PUF, Paris.

MOREAU Marie-Louise (éd.), 1997, *Sociolinguistique. Concepts de base*, Mardaga.

SINI Chérif, 2015, *Cours de sociolinguistique*, L’Odyssée, Tizi-Ouzou.

1. Cette branche de la sociolinguistique s’est développée par rapport au phénomène d’urbanisation. J. L. Calvet y distingue trois courants : le premier s’intéresse à la description de la situation des langues dans une ville ; le deuxième décrit la ville telle qu’elle est dite par ses habitants ; le troisième s’intéresse aux parlers des jeunes, à la production et à la créativité lexicale de ces derniers. [↑](#footnote-ref-2)
2. La deuxième enquête, menée à New York, a porté sur la stratification sociale du r et les aspirations des sujets parlants. La troisième enquête, menée à Harlem, a porté sur le vernaculaire dit noir américain. [↑](#footnote-ref-3)